

Séminaire doctoral 2016/2017

« *Bibliothèque du Jeune Chercheur* »

CEDITEC, IMAGER, LIRTES, LIS et LISAA

Les mercredis de 14h à 16h à La Pyramide

Salle 5.21 (5^{ème} étage)

Métro Créteil-L'Échat

Calendrier :

11 janvier

Françoise Dupeyron-Lafay

Le Pacte autobiographique (1975) de Philippe Lejeune

Paris, éditions du Seuil, coll. "Essais", 1996 (nouvelle édition augmentée). 384 p.

25 janvier

Sylvie Le Moël

Pour une esthétique de la réception de Hans Robert Jauss (traduit en français)

Gallimard, 1990

22 février

Vincent Ferré

Parler du Moyen Âge de Paul Zumthor, éd. de Minuit, 1980

29 mars

Lionel Dufaye

Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, 1916

19 avril

Jean-Paul Rocchi

Peau noire, masques blancs de Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952. *Regard(s) queer : les études de genre et les études postcoloniales à l'intersection*

3 mai

Cédric Frégné

La relation à l'Autre. Au cœur de la pensée sociologique de Dominique Schnapper

Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998, 562 pages

10 mai

Caroline Zekri

L'immigration ou les paradoxes de l'altérité d'Abdelmalek Sayad

De Boeck, Bruxelles, 1991

17 mai

Claire Oger

L'Ordre du discours de Michel Foucault

Présentation

Françoise Dupeyron-Lafay

Le Pacte autobiographique (1975) de Philippe Lejeune

Paris, éditions du Seuil, coll. "Essais", 1996 (nouvelle édition augmentée). 384 p.

L'accent sera principalement mis sur l'avant-propos et le chapitre 1 "Le Pacte" du *Pacte autobiographique* qui posent les bases théoriques de l'"écriture personnelle" ou écriture du moi, s'interrogeant sur les différences entre l'autobiographie et d'autres genres tels que mémoires, biographies, journal intime, etc., sur son fonctionnement et sa logique (le rôle des pronoms personnels je, tu, il), sur la nature fondamentalement littéraire de ce genre (qui dépasse largement la question de la vérité), sur le rôle et l'identité du narrateur, et sa relation avec le "narrataire", relation à l'origine du "pacte" évoqué par Lejeune.

Sylvie Le Moël

Pour une esthétique de la réception de Hans Robert Jauss (traduit en français)

Gallimard, 1990

Le titre en langue française de l'ouvrage proposé pour cette séance recouvre une série de textes publiés par Jauss entre 1967 et 1982. Il s'y dessine un programme d'herméneutique littéraire fondé sur l'étude des rapports entre le texte et le lecteur prenant en compte l'historicité du phénomène littéraire tout comme celle de la position de l'historien de la littérature. L'entreprise de Jauss vise à déconstruire une tradition philologique anhistorique et normative qui exalte le « beau intemporel » et une série de « grands auteurs et de grandes œuvres ». L'expérience esthétique et la construction du sens de l'œuvre par son interprète s'inscrivent dans une époque donnée et le fil conducteur de l'histoire littéraire est fourni par la série des réceptions et non des œuvres. Il y a interaction entre les signaux qu'envoie une œuvre et « l'horizon d'attente » du public. Mais l'événement littéraire n'est pas pour autant le produit des conditions historiques et sociales, il est singulier, en rupture ou en continuité avec le canon, et engendre une réception productive voire créatrice par les lecteurs. L'œuvre elle-même entame donc sa véritable existence sur la base du dialogue entre texte et lecteur qui est instauré par ce dernier.

Les travaux de Jauss s'inscrivent dans une réflexion globale sur le lien entre les études littéraires et les sciences humaines, au cœur des travaux de « l'Ecole de Constance », et sont à la source de nombreux travaux sur la théorie de la lecture. Les discussions critiques sur le sens du terme de « lecteur » (implicite, modèle, virtuel ?) ont ensuite conduit au développement de l'histoire de la lecture articulant histoire sociale, culturelle et études littéraires dans une perspective de décloisonnement des disciplines.

Vincent Ferré

Parler du Moyen Âge de Paul Zumthor, éd. de Minuit, 1980

Cet ouvrage, paru entre *Le masque et la lumière* (1978) et *Introduction à la poésie orale* (1983), soit huit ans après le magistral *Essai de poétique médiévale* (1972), est sans doute le plus accessible des livres de Paul Zumthor. Le grand médiéviste propose de réfléchir à l'image du Moyen Âge à la fin du XXe siècle, lorsqu'il est devenu le « terme de référence, servant par analogie ou par contraste, au niveau de discours rationnels aussi bien que de réactions affectives, à éclairer tel ou tel aspect de cette mutabilité, que nous sommes. » Ce livre écrit par un médiéviste né en Suisse (1915), mort au Québec (1995) après avoir enseigné à Amsterdam, à Paris (Vincennes) et à Montréal, soulève des questions méthodologiques centrales pour les études littéraires et les sciences humaines : le rapport entre les domaines de la connaissance (histoire, littérature en particulier), la place de la subjectivité dans la recherche scientifique, le rapport à l'autre et à l'altérité. Lecture préalable conseillée : Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Minuit, 1980, 108 p. (épuisé, ce livre peut être consulté en bibliothèque).

Lionel Dufaye

Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, 1916

Ce séminaire propose de présenter le *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure, ouvrage posthume publié en 1916 à partir des notes prises par les étudiants de l'auteur, et présenté non seulement comme le fondement de la linguistique moderne, mais plus encore comme la source de la pensée structuraliste qui influencera les sciences humaines durant le XXe siècle. On commencera par considérer le contexte scientifique en donnant un aperçu des grands courants linguistiques qui caractérisent la fin du 19e siècle, avant de nous arrêter sur le parcours de Saussure lui-même et sur la genèse du *Cours de Linguistique Générale*. On verra comment, après s'être détourné du comparatisme entre les langues, la linguistique va, avec Saussure, recentrer son activité autour de la notion de système, prenant les langues particulières comme objet d'étude, et mettant en avant que les langues sont des systèmes *sui generis* où le sens naît de rapports structurels d'oppositivité entre les formes. L'intérêt porté à la « forme » des langues, qui va se caractériser dans le behaviorisme par un refus de s'intéresser à cette « boîte noire » que sont les opérations mentales, fera ensuite place, dans les années 50-60 à un retour du mentalisme aux Etats-Unis comme en Europe.

Jean-Paul Rocchi

Peau noire, masques blancs de Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs, 1952. Regard(s) queer : les études de genre et les études postcoloniales à l'intersection

Pionnier de la transformation de la psychiatrie coloniale et théoricien de la décolonisation, Frantz Fanon est l'auteur, entre autres ouvrages, de *Peau noire, masques blancs* (1952) et de *Les Damnés de la terre* (1961). C'est surtout *Peau noire, masques blancs* que l'on retient aujourd'hui, en partie en raison de son influence considérable sur la théorie postcoloniale, notamment anglophone. L'ouvrage est en effet exemplaire de

l'écriture postcoloniale en ce qu'il enchevêtre les dimensions autobiographique, sociologique, poétique, philosophique et politique.

Peau noire, masques blancs peut aussi être lu comme un essai psychanalytique de civilisation consacré au rapport entre le Noir et le Blanc tel que le langage le médiatise et caractérisé pour Fanon par la « dimension pour-autrui » du Noir : ce qu'il est et ce à quoi il est réduit dans son rapport au Blanc. Peau noire, masques blancs se propose alors d'explorer une voie permettant une réconciliation du Noir avec lui-même et avec le Blanc. Ce but a deux exigences préalables : la reconnaissance de l'humanité du Noir et un effort de désaliénation, qui ne peut concerner que le Noir et le Blanc ensemble.

L'objet de cette séance du séminaire « Bibliothèque du Jeune Chercheur » est de souligner, à partir de Peau noire, masques blancs et de sa réception, les parallèles épistémologiques et les contrastes politiques entre deux systèmes théoriques contemporains : la critique postcoloniale, qui s'inspire de la conscience noire, et la déconstruction de l'hétérocentrisme que vise la théorie queer.

Notre point de départ est une observation : malgré la parenté manifeste entre la conscience noire selon Fanon et la théorie queer (l'interaction entre pratique et théorie, la critique du binaire, le corps comme espace de transformation, la performativité queer et la sociogenèse fanonienne, le rapport entre subjectivation et langage), Fanon est longtemps resté relativement absent du corpus des études de genres et sur les sexualités ou réduit à son homophobie et sa misogynie supposées. En replaçant Peau noire, masques blancs dans le contexte de l'émergence des savoirs dits subalternes ou assujettis et à la faveur du cinquantième anniversaire du décès en 1961 de Frantz Fanon qui a récemment replacé le psychiatre et théoricien martiniquais au cœur de la scène intellectuelle française contemporaine, on cherchera à déterminer de quoi cette absence a été le symptôme et est peut-être toujours le nom.

Cédric Frégné

La relation à l'Autre. Au cœur de la pensée sociologique de Dominique Schnapper
Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998, 562 pages

La relation à l'Autre poursuit la réflexion menée par Dominique Schnapper dans ses écrits sur la république et la citoyenneté en France. On pense notamment à La France de l'intégration ou La communauté des citoyens. L'auteur interroge ici le traitement réservé par les sociologies française, britannique et américaine au problème aigu de la confrontation à l'altérité.

« La relation à l'Autre » est un objet nodal de la discipline sociologique. Entre promotion de principes universels et reconnaissance des collectivités historiques singulières, se trame une réflexion portant sur les diversités culturelles, les inégalités sociales et le principe de citoyenneté. La capacité d'intégration d'individus ou de collectifs étrangers dramatise cette tension entre logique universelle — politique et juridique — d'égal accès à la citoyenneté et pratiques effectives marquées par la puissance des sentiments

nationaux. Aussi Dominique Schnapper organise-t-elle son ouvrage autour des débats académiques (américains, anglais et français) relatifs aux « relations interethniques » (p.31) car, « au cœur de la pensée sociologique », « la relation à l'Autre » est déterminante.

La première partie de l'ouvrage interroge les deux « formes élémentaires » de la relation à l'Autre. Tantôt accepté comme un double de soi égal en dignité — héritage de l'universalisme des Lumières —, tantôt perçu comme inférieur, reflet déformé de soi — imaginaire du peuple tout-puissant élaboré au XIXe siècle —, l'Autre nourrit les réflexions sur l'irréductible identité ou l'indéfectible différence du genre humain. Montesquieu établit bien une position médiane entre les « assimilationnistes » et les « différentialistes » en pensant les singularités historiques et culturelles dans un cadre général d'universalité. Les apories des pratiques historiques tantôt « différentialistes », tantôt « assimilationnistes », ou encore les justifications paradoxales des premières au nom de l'universalité de la condition humaine sont également patentées. Pour autant, on attendra longtemps avant d'entrevoir le dépassement effectif de cette alternative. Dominique Schnapper rappelle ainsi que « les politiques modernes de colonisation, au sens large du terme, ont oscillé entre la justification universaliste, invoquant la mission civilisatrice de l'homme blanc, qui débouchait sur une politique assimilationniste, et la politique de 'respect' des civilisations indigènes, fondée sur un différentialisme plus ou moins tolérant, plus ou moins méprisant, plus ou moins destructeur » (pp.68-69).

La deuxième partie du livre s'attache à montrer l'affirmation progressive de la pensée universaliste, consubstantielle à l'émergence d'un projet politique sur fond d'égalité. Idéal des droits de l'homme et postulat d'une raison partagée sous-tendent cette pétition de principe. Les pensées essentialistes et déterministes qui naturalisent les différences sont dès lors démontées en historicisant les singularités culturelles. Ainsi, Max Weber reprend à son compte un poncif de son temps, à savoir l'existence de différentes races, mais refuse catégoriquement d'accorder au facteur biologique la primauté de l'explication des idiosyncrasies sociales. Émile Durkheim ajoute un élément supplémentaire pour dénier à la race le pouvoir explicatif qu'on lui accordait classiquement : le métissage invalide, dans le même temps où il en réduit la portée conceptuelle, le rôle de la race comme élément constitutif des « faits sociaux » différenciés. Dans un autre registre, le procès intenté par les « environnementalistes » aux « héréditaristes » tend à introduire le poids du milieu social au détriment des facteurs génétiques dans l'épineuse question des différences d'intelligence et d'usage de la raison. La victoire de la pensée universaliste mâtinée d'un respect des différences, note Dominique Schnapper, pose cependant un certain nombre d'interrogations. Si à l'intérieur d'un cadre universel les différentes pratiques culturelles sont, bien qu'hétérogènes, équivalentes, alors elles ne doivent pas être jugées à l'aune d'indicateurs ethnocentriques. La pensée relativiste s'impose donc. Dès lors guettent les dangers du différentialisme et du relativisme absolu. Ainsi, le « situationnisme absolu » évacue-t-il du raisonnement l'ensemble des contraintes structurelles, politiques et économiques, unificatrices des collectivités historiques. Incidemment, cette approche amène aussi à minorer le processus sociohistorique à travers lequel ces sociétés se sont constituées. Le danger culturaliste affleure également dans la mesure où les différences

relèvent dès lors, et en dernière analyse, d'une causalité objective, d'une rationalité substantialiste. En définitive, le « relativisme absolu » interdit toute condamnation de pratiques moralement contestables au nom du respect des traditions culturelles. Cela pose finalement la question des conditions de production de l'« universalité d'une perspective morale par-delà la relativité des cultures » (p.169). Or, affirme Dominique Schnapper, le défi intellectuel est actuellement de lier les dimensions universelle et singulière des pratiques dans le raisonnement sociologique. « La compréhension sociologique doit s'élaborer en intégrant, dans une inévitable tension, le déterminisme des comportements collectifs et la liberté des hommes, la relativité des cultures et des situations sociales et la dimension universelle de la condition humaine. » (p.182)

Cette tension marque les débats académiques outre-Atlantique. La troisième partie interroge ainsi les modalités de l'assimilation des minorités aux États-Unis et l'histoire de la « sociologie des relations interethniques » aux XXe siècle. Les premiers, les représentants de l'École de Chicago, étudient la répartition spatiale des minorités et interrogent les processus d'assimilation sociale et de ségrégation géographique. Les années 1930-1940 sont ensuite l'occasion de recherches approfondies sur le lien avéré entre stratification sociale et hiérarchisation des groupes ethniques et raciaux. Alors que les premières générations de sociologues se montraient favorables aux politiques d'assimilation qui, selon eux, finiraient par niveler les écarts entre minorités ethniques et WASP (White-Anglo-Saxon-Protestant), dès les années 1960, les sociologues revoient l'optimisme général à la baisse. Ces derniers remarquent que l'hégémonie de la théorie de l'assimilation culturelle a conduit à l'abandon du paradigme « antagoniste », au motif que les inégalités de pouvoir et l'irréductibilité des appartenances de classes étaient des scories en voie d'être dépassées. La dissymétrie demeure néanmoins tenace : assimilation culturelle n'est pas synonyme d'égalité des conditions économiques et sociales. Les études empiriques confirment la pérennité du pluralisme culturel et l'importance du facteur « ethnique » dans la structuration de la société américaine. Prenant acte de ces résultats, une sociologie radicale érige dans les années 1960-1970 un programme « séparatiste » axé sur une étude endogène et une défense du « peuple noir ». Récemment, les débats se sont à nouveau exacerbés autour des pôles « assimilationniste » et « séparatiste » avec la discussion des effets de l'affirmative action. Institutionnalisant des quotas pour compenser les discriminations dont sont victimes les minorités ethniques, la politique de l'affirmative action (séparatiste) consacre le retour, par la bande et à nouveaux frais, d'une sémantique de la différenciation raciale. À l'opposé, les politiques dites d'« égalité des chances » (assimilationnistes) annulent le facteur « ethnique » pour revendiquer l'accès de tous les citoyens à la participation sociale effective... sachant que, dans les faits, les inégalités perdurent. Aucun de ces deux principes n'est complètement satisfaisant. Cependant, il serait illusoire de vouloir combiner leurs avantages respectifs dans la mesure où, rappelle Dominique Schnapper, ils entrent tous deux en contradiction logique.

La quatrième partie trace le sillon de « l'intégration des Nations » dans les pensées sociologiques britannique et française. Héritière des modes de penser les problèmes de la société coloniale, la sociologie britannique ne rechigne pas à user d'un vocabulaire racial pour problématiser la question de la coexistence de collectivités culturelles

hétérogènes en un même espace national. La thématique du multiculturalisme recoupe bon nombre de contributions britanniques. L'hypothèse d'un non-alignement du pluralisme social sur le pluralisme culturel sous-tend ces recherches. Dès lors, la formule magique du respect des différences dans un espace social unifié et égalitaire paraît établie. Dominique Schnapper constate cependant qu'historiquement la disjonction des deux pluralismes n'est jamais avérée. Une évolution parallèle lie le pluralisme social au pluralisme culturel. En France, sous l'influence du modèle républicain centralisateur, l'expression de différences ethniques a toujours été combattue. La tradition de l'intégration nationale marginalise les spécificités culturelles pour les cantonner à la périphérie de l'espace public. De surcroît, l'accès à la citoyenneté est individuel et non rapporté à une quelconque appartenance « ethnique ». Les interrogations sociologiques contemporaines portent sur la crise de ce modèle classique d'intégration. Restauration et modernisation de ce modèle régulateur ou abandon de ce dernier et promotion de nouvelles formes de citoyenneté (postnationale et/ou économique et sociale) nourrissent les réflexions sociologiques actuelles.

La dernière partie de l'ouvrage offre un résumé des principales tensions observées dans les sociologies nationales arpentées. Principes universels versus respect des différences culturelles, dialectique exclusion/inclusion nationale des non-citoyens ouvrent autant de champs d'investigation qui devraient conduire, selon Dominique Schnapper, à une « nouvelle étape de la sociologie » (p.439). En effet, la « tension entre le principe de la transcendance par le politique et l'idée démocratique de la souveraineté des individus » (p.455) demeure toujours, à ce jour, le principal aiguillon de la pensée sociologique.

De manière convaincante, les tensions entre l'idéal démocratique d'égalité des conditions et la prise en compte des spécificités culturelles sont mesurées à l'aune des éclairages nationaux américains, britanniques et français. Le tableau d'ensemble témoigne du fait que, par-delà les réalités nationales, les matrices disciplinaires locales et les approches conceptuelles originales, certains questionnements sont récurrents. « La relation à l'Autre » est bien constitutive de la pensée sociologique. Par une étude nourrie des productions sociologiques nationales, l'auteur établit le point de croix autour duquel s'organisent les différentes communautés nationales de sociologues.

La teneur du projet de connaissance retenu par Dominique Schnapper soulève toutefois quelques interrogations. Pour l'essentiel, elles sont inhérentes à son objet d'étude. Le caractère extensif du corpus sociologique disponible (« la relation à l'Autre ») oblige l'auteur à quelques coupes cursives ainsi qu'à des développements limités sur certaines approches. On pense notamment aux expériences de psychologie sociale menées aux États-Unis dans les années 1950 qui font parfois l'objet de résumés d'une demi page. Par ailleurs, faute de justifier le choix du corpus et d'explicitier les critères de sélection, le lecteur peine parfois à repérer l'intérêt démonstratif de certaines des théories exposées. Que le titre même du livre entretienne l'ambiguïté sur le projet de l'auteur n'est, d'ailleurs, sans doute pas innocent. Faut-il l'interpréter comme un essai relatif à l'approche sociologique de l'altérité (La relation à l'Autre au cœur de la pensée sociologique) ou comme une invitation à questionner les fondements éthiques, épistémologiques et méthodologiques de la discipline en empruntant les entrées «

citoyenneté » et « relations interethniques » (La relation à l'Autre. Au cœur de la pensée sociologique) ? Aucun argument n'épuise vraiment l'une ou l'autre de ces deux options.

En définitive, la synthèse de la pensée sociologique contemporaine proposée par Dominique Schnapper nous renvoie, en miroir, les interrogations que les Pères fondateurs de la discipline se posaient déjà voici un siècle : « comment entretenir ou restaurer les liens sociaux dans des sociétés fondées sur la souveraineté de l'individu ? » (p.15).

Caroline Zekri

***L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* d'Abdelmalek Sayad**

De Boeck, Bruxelles, 1991

La pensée d'Abdelmalek Sayad, qui s'appuie sur trente années d'enquêtes et d'entretiens, a profondément renouvelé l'étude du processus migratoire. Considérant l'immigration comme un phénomène inséparable de l'émigration, et plus largement comme « un fait social total » (Marcel Mauss), Sayad a donné à voir la double absence qui caractérise l'émigré-immigré (cf. La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré, préface de Pierre Bourdieu, Paris, Seuil, 1999). Mais l'immigration aura été pour Sayad davantage qu'un objet d'étude : un terrain d'observation privilégié des modes d'action et de domination étatiques et à travers eux de la persistance du paradigme colonial. Car, écrivait-il, « penser l'immigration, c'est penser l'Etat ».

L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, paru dans sa version initiale aux Éditions de Boeck en 1991, a été réédité par les Editions Raisons d'Agir entre 2006 et 2014 et augmenté de quelques articles inédits de l'auteur. Il est divisé en trois volumes : 1. *L'illusion du provisoire* - 2. *Les enfants illégitimes* - 3. *La fabrication des identités culturelles*.

À travers l'exemple paradigmatique du cas algérien, c'est toute la question de l'identité sociale de l'immigré-émigré qui est posée et, partant, celle de « l'identité nationale », puisque précisément l'immigration-émigration vient subvertir « l'ordre national » tant dans la société de départ que dans celle d'arrivée. Dévoilant les logiques d'exclusion et d'intégration qui sous-tendent l'Etat-nation, Sayad fait de la dissociation entre nationalité et citoyenneté la condition nécessaire pour l'émergence d'une société égalitaire.

Ainsi, cet ouvrage en trois volumes permet-il de tisser des liens fort utiles pour comprendre à la fois les discours et les dispositifs identitaires à l'œuvre dans nos sociétés européennes et les mécanismes d'ethnicisation, de racialisation et de culturalisation des questions sociales que l'on peut y observer. Le cas de l'Italie sera mis à contribution afin d'explorer les questions qui se posent au-delà du cadre français.

Claire Oger

***L'Ordre du discours* de Michel Foucault**

L'Ordre du discours est le texte de la leçon inaugurale de Michel Foucault au Collège de France, le 2 décembre 1970. Ce texte constitue une réflexion fondatrice sur la notion de "pratiques discursives" sur laquelle on reviendra, mais aussi un point d'entrée privilégié pour aborder l'œuvre de Foucault.

Partant du paradoxe de la raréfaction des discours, à rebours du sens commun qui veut, à son époque comme à la nôtre, que l'on assiste à une prolifération de discours, Foucault invite à considérer cette masse de productions comme limitée dans ses formes et régie par des institutions – et ce qu'il appellera plus tard des dispositifs – qui restreignent, dans une société donnée, l'espace du dicible. Dans *l'Ordre du discours* il se propose d'inventorier les « procédures » qui permettent ce contrôle de la production du discours et « qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité » (*Ordre du discours*, p. 11). Ces pages renvoient très directement à l'entreprise plus générale de Foucault dans la première partie de son œuvre et permettent de mieux comprendre des notions comme celles de *formation discursive*, d'*épistémè*, de *discipline* ou encore de *dispositif*, notions fondamentales dans ses ouvrages quasi-contemporains : *Les Mots et les choses*, *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, *la Naissance de la clinique*, *l'Archéologie du savoir*, ou encore *Surveiller et punir*.